

INSTITUT DE FRANCE

---

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

---

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. CHARLES JORET

PAR

M. LE COMTE ALEX. DE LABORDE

MEMBRE LIBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du 7 mars 1919



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 55

---

M D CCCC XIX

INSTITUT  
1919. — 7.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165800



Phot. Paris

Eding et imp. F. Le Gal Paris

*Charles Foret*  
1829-1901

NOTICE  
SUR LA VIE ET LES TRAVAUX  
DE  
M. CHARLES JORET  
PAR  
M. LE COMTE A. DE LABORDE  
MEMBRE LIBRE DE L'ACADÉMIE

---

MESSIEURS,

Une tradition ancienne et respectable me fait un devoir de retracer devant vous la silhouette de M. Charles Joret et de vous rappeler les études auxquelles ce savant s'était consacré aussi bien à l'époque où il était professeur de l'Université que lorsqu'il prit place dans cette enceinte.

Après le grand honneur que vous m'avez fait de me recevoir parmi vous pour succéder à ce regretté confrère, je me trouve bien indigne de venir vous entretenir d'un érudit aussi distingué et versé dans l'étude de sciences aussi diverses. Ce qui ajoute encore à mon embarras, c'est qu'appartenant à une génération plus jeune que la sienne je n'ai eu l'occasion de le rencontrer qu'une seule

fois dans ma vie, alors qu'une infirmité cruelle commençait à mettre un terme à son activité. De plus, sa riche bibliothèque de travail n'ayant pas encore de destination déterminée et n'ayant pu être déballée depuis sa mort, il m'a été interdit d'y puiser des renseignements qui n'auraient pas manqué d'être précieux. Aussi dois-je faire appel à toute votre indulgence, si vous jugez que le portrait que je vais tracer devant vos yeux rappelle mal les traits que vous avez connus. A dire vrai, plusieurs d'entre vous ont dû rencontrer les mêmes difficultés et peut-être n'ont-ils pas eu, comme moi, la bonne fortune de profiter de quelques notes (1) que le défunt avait laissées en prévoyant sans doute l'inexpérience de son successeur. C'est en me servant de ses souvenirs, qui ne se rapportent malheureusement qu'à ses premières années, et en utilisant ses travaux, parcourus avec attention, que j'ai rédigé la courte notice que vous m'avez chargé de consacrer à votre ancien et regretté confrère.

\*  
\* \*

Pierre-Louis-Richard-Charles Joret naquit le 14 octobre 1829 dans le Calvados à Engranville, qui faisait partie de la paroisse de Formigny, mais qui, à cette époque, était encore une commune autonome. Le 16, il fut baptisé à Formigny. Il appartenait à une honorable famille de manufacturiers en chapellerie de Bayeux; son père entra dans la gendarmerie en résidence à Formigny

---

(1) Ms. N. S. 398 de la Bibliothèque de l'Institut.

et, à sa retraite, s'occupa de l'industrie de ses parents. L'enfant croyait se rappeler, peu de temps après sa naissance, la traversée du village par les troupes qui accompagnaient le roi Charles X sur la route de l'exil, soit qu'il ait eu un souvenir véritable de ce passage, soit qu'il se soit fait une image de ces événements pour les avoir souvent entendu raconter par la suite.

Son jeune âge s'écoula tranquillement entre son père et sa mère et un frère de deux ans plus jeune que lui. Fluet, de taille moyenne, il montrait beaucoup de douceur et de docilité. Aussi sa mère semble-t-elle l'avoir affectionné plus particulièrement parce qu'elle retrouvait en lui le portrait d'une petite fille qu'elle avait perdue, et surtout parce que leur nature mutuelle avait plus d'affinité. Son frère, au contraire, plus grand et plus fort, tenait de son père. De là certains contrastes dans le caractère et dans les goûts de ces deux enfants.

Je ne parlerais pas d'une vulgaire atteinte de rougeole qui l'assaillit à cette époque et qui lui tomba sur les yeux, si cette maladie n'avait déterminé une diathèse qui rendit encore plus délicat cet organe déjà faible chez lui. Cet état fut encore aggravé, au cours d'une promenade à Bayeux, où l'un de ses cousins fit voler dans ses yeux de la poudre de chasse, qui manqua l'aveugler tout à fait. Il se souvenait encore d'une jeune mère qui venait chaque jour lui baigner les yeux de son lait maternel, ce que les sorciers du pays regardaient comme un spécifique infailible. Quoi qu'il en soit, ces accidents furent les présages de tout ce qu'il devait souffrir dans la suite par la faiblesse de sa vue.

A l'âge de sept ans, ayant appris à lire à l'école de Formigny qui ne pouvait lui donner qu'une médiocre instruction, il fut envoyé à Bayeux chez ses grands-parents. On le mit au *Grand Chapeau*, comme on appelait les Frères de la Doctrine chrétienne, dont l'école était voisine de la maison de son grand-père. Il montra vite d'heureuses dispositions, et de la troisième Division, passa dans la Première où il trouva des enfants plus âgés et plus avancés que lui. On juge des efforts qu'il lui fallut faire pour rattraper ses camarades, d'autant plus que la mémoire, seule faculté à laquelle on faisait appel, était chez lui assez ordinaire. Il sortait peu, et comme on ne trouvait pas convenable qu'il allât jouer sur la place voisine avec les gamins qui s'y donnaient rendez-vous, il renonça à cette distraction avec une volonté qui fut toujours la marque de son caractère. Sa nature appliquée et timide et même austère et rigide lui valut le surnom de « Caton » que ses camarades se plaisaient à lui donner. En vérité, il resta toujours dans sa vie le Caton de ses premières années.

A ce régime de claustration et de retraite auprès de parents très âgés qui ne l'entraînaient à aucun exercice, il devint anémique et sans raison apparente se mit à boiter. On dut interrompre ses études et le ramener à Formigny où sa mère lui procura les soins les plus tendres qui le remirent de cette « éclanchée ».

Il revint à l'École des Frères, mais le Directeur avait été déplacé. Le nouveau professeur, entiché de peintures orientales, ne s'occupait pas de sa classe et, chargé du cours d'instruction religieuse, s'en acquittait d'une façon

qui était plus propre à détourner les élèves de la religion qu'à les y rattacher. D'une imagination impressionnable — il avait alors onze ans — il nous avoue dans ses *Souvenirs* que le jour de sa première communion fut pour lui un jour d'angoisse plus que de consolation.

Les années qui suivirent révèlent un flottement regrettable dans la direction de ses études. L'âge avancé de ses grands-parents chez qui il vivait à Bayeux, l'inexpérience de son père, du reste plein de bonne volonté, sur les matières de l'enseignement, en furent la cause. Il sentait qu'il perdait son temps malgré les succès qu'il obtenait et, sur sa demande, il entra au collège de Bayeux. Il fut mis aux cours spéciaux ou de français et arriva bien vite au premier rang grâce à son application et à son zèle. L'étude de l'histoire et des sciences le charmait, celle de la botanique surtout, dont il garda le goût et qui, par des chemins détournés, devait le conduire à écrire ses derniers ouvrages. Mais il sentait que quelque chose manquait à sa culture générale, la connaissance du latin et du grec qui seule pouvait lui permettre de comprendre la nomenclature des sciences naturelles. Il se mit donc à faire ses classes à un âge où d'autres les finissaient et y réussit à force de volonté et de persévérance, grâce aussi à l'abbé Eudelin, curé de Formigny, qui lui donna d'excellentes leçons supplémentaires. A la fin de l'année scolaire 1845-1846, il obtint tous les prix et fit des progrès si marqués qu'il pouvait lire dans le texte les *Vies de Plutarque* et *Euripide*. Il apprit aussi à mieux comprendre l'histoire tout en prenant le goût des études littéraires ; il s'attacha à étudier le *Tableau de la littérature*

au XVIII<sup>e</sup> siècle de Villemain, ouvrage qui a exercé sur la tournure de son esprit une influence considérable. C'est au cours de ces années que, s'adonnant à son goût pour la botanique, il allait herboriser avec deux de ses camarades, Tavigny et Aymar Lavalley. Ce furent alors de joyeuses excursions aux environs de Bayeux et sur les falaises voisines à la recherche des mousses, des algues et des lichens.

Il songeait au choix d'une carrière et considérait que l'enseignement, pour lequel il se sentait un penchant irrésistible, devait être le but de ses aspirations. Mais, sans direction, attiré tour à tour par la philosophie qui l'intéressait et les mathématiques qu'un jeune professeur enseignait avec clarté, il abordait toutes les connaissances humaines avec une égale curiosité sans pouvoir se fixer sur le choix d'aucune d'elles. Ce fut pour lui une époque de crise morale très pénible et aggravée par un état de santé qui lui causait des souffrances de tête insupportables.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'il retourna à Formigny pour accepter la charge d'une classe élémentaire de lettres que le principal du Collège de Falaise, l'abbé Campey, avait créée pour les enfants de quelques familles aristocratiques de la ville. Il commença son cours le 3 janvier 1853, mais, sa santé s'altérant davantage, il accueillit avec satisfaction la proposition du père d'un de ses élèves, le marquis d'Eyragues, ancien ministre de France à Dresde, qui désirait lui confier l'éducation de son fils Henri.

Dans cette maison aristocratique où le bon ton, les

manières affables et les conversations sérieuses étaient de mise, Charles Joret, jeune encore, participant à une vie si différente de celle qu'il avait menée jusqu'alors, espérait, grâce aux loisirs dont il disposait, réparer sa santé, compléter ses études, les orienter peut-être d'une façon définitive et sortir de cette demeure hospitalière mieux armé pour les luttes de la vie.

Les choses ne se passèrent pas entièrement comme il l'espérait; néanmoins, l'influence qu'il subit dans cette société distinguée détermina une partie des études auxquelles il devait se consacrer plus tard. Il fit la connaissance d'hommes supérieurs qui lui ouvrirent des horizons sur des sciences très diverses : M. de Mornay, ancien ministre de France à Stockholm, M. de Montesquiou et son fils Henri, M. de Melun, M. Beulé qui revenait d'Athènes tout fier de ses recherches sur le Parthénon, M. de Broglie, qui n'avait encore publié que son *Histoire des quatre premiers siècles du Christianisme*, M. Waddington, récemment de retour de son voyage archéologique en Syrie et bien d'autres qu'il serait trop long de citer.

M. d'Eyragues, qui avait été longtemps en Saxe, tenait à ce qu'on parlât allemand à sa table familiale; la femme de chambre de ses fils était Allemande; une Allemande servait de gouvernante à ses filles. M. Joret apprit donc cette langue et s'y perfectionna par la pratique de tous les jours. Il avait été frappé d'une citation d'Edgar Quinet où le traducteur des *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, de Herder, commentant ce grand écrivain, représentait le génie de la civilisation, allumant successi-

vement son flambeau dans la capitale des grands empires qui ont couvert la terre et les quittant au moment où leur ruine approche. Quand il put lire couramment l'allemand, ce fut dans ce livre de Herder qu'il s'exerça. Il s'attachait déjà à étudier cet auteur dont il devait plus tard, dans un de ses meilleurs ouvrages, développer le grand rôle littéraire. Il apprenait en même temps l'anglais, l'italien, l'espagnol et même le russe, tout en se perfectionnant dans les langues anciennes. C'est ainsi qu'il développa son goût pour la linguistique comparée dont il témoigna dans tous ses ouvrages.

Au cours de ce séjour si calme et si studieux, il apprit avec une vive douleur la mort de son frère. Ce jeune homme, qui n'avait aucun goût particulier pour l'agriculture et que la petite exploitation de son père n'eût pas suffi à occuper, avait grandi au milieu du souvenir toujours vivant de l'Empire. La maison familiale était remplie d'images représentant les scènes de cette grande et glorieuse époque. Ce qui avait laissé Charles Joret indifférent enflamma l'imagination de son frère qui, sans réfléchir que les temps étaient changés, rêvait de batailles héroïques et de grades conquis au milieu des combats. Combien l'avenir devait peu répondre à ces joyeuses espérances ! Il s'engagea pour sept ans à l'âge de dix-huit ans, courut de garnisons en garnisons, se découragea de la monotonie de cette vie militaire et, finalement, après une chute dont il négligea de soigner les suites, il fut réformé. Peu de temps après, il mourut loin des siens, désabusé de ses beaux rêves de jeunesse.

Cependant Charles Joret faisait de nombreux projets,

entre autres celui d'étudier le développement historique des différents peuples en s'appuyant sur la linguistique. C'est ainsi que, frappé par l'originalité de certaines figures de l'Antiquité, il commença une étude sur Pyrrhus et l'Épire, mais, soucieux de trouver un éditeur et supputant le peu d'argent que ce volume lui rapporterait, il ne termina pas cet ouvrage.

Entre temps, au mois d'août 1857, il quitta la maison de M. d'Eyragues. Sa santé s'était relativement améliorée et il avait fait quelques économies, mais il ne savait encore ce qu'il allait devenir, ni quel poste il pourrait ambitionner. Curieux de toutes les sciences, travailleur obstiné, il subissait un manque de direction qui pouvait lui devenir funeste. Il crut qu'en se rendant à Paris, il trouverait plus facilement sa voie. Il fut vite désabusé; ses ressources s'épuisèrent en faisant les recherches sur son histoire de Pyrrhus et il fut heureux d'accepter une place de précepteur chez M<sup>me</sup> du Bos qui, veuve et préoccupée de l'avenir de son fils qu'elle adorait jusqu'à le gâter, pensait avec raison qu'un professeur était nécessaire pour son éducation. L'enfant avait les meilleures dispositions; il faisait sa cinquième en préparant sa première communion et donnait les meilleures espérances, quand des influences agirent sur sa mère, qui préféra confier le jeune élève à un abbé pour le faire entrer par la suite au collègue Rollin.

De nouveau seul, en proie à une indécision pénible, repris par ses pesanteurs de tête dont l'état de ses yeux était la seule cause, Charles Joret était désespéré d'être une seconde fois arrêté dans ses études et de ne savoir

comment diriger sa vie. Il partit pour Plombières, retourna à Formigny et finalement revint à Paris où il suivit les cours de la Sorbonne et du Collège de France. Il fut un auditeur assidu de Franck, de Laboulaye, de Guignaut, de Himly qui étudiait l'histoire des Phéniciens et d' Egger dont les remarques grammaticales au cours de ses conférences sur l'*Odyssee* l'intéressaient vivement. Sa passion pour l'étude n'avait pas diminué, au contraire; mais cette dispersion dans toutes les branches de la science ne pouvait le conduire à rien. Il crut alors qu'il lui serait facile d'arriver à une connaissance complète de l'allemand en usant de la seule conversation, sans fatiguer ses yeux, et il partit au mois d'avril 1859 pour Heidelberg.

Il me semble qu'il est utile de rapporter ici les termes dont M. Joret se servait pour manifester l'engouement qu'il nourrissait pour l'Allemagne, engouement que partageaient, dans sa génération, tant de nobles esprits dont les noms sont encore présents à notre mémoire. Il est vrai que l'Allemagne de 1860 ne ressemblait pas à celle d'aujourd'hui. Elle n'avait pas été contaminée par la Prusse qui, dans son instinct de domination, lui insuffla un esprit de félonie, d'orgueil, de férocité et de bassesse dont les témoignages déjà visibles en 1864, 1866 et 1870 éclatent à nos yeux au cours de la grande guerre mondiale qui vient de mettre l'Europe à feu et à sang.

« J'avais oublié, dit-il, mes heures d'angoisse; le voyage de découvertes que j'entreprenais me séduisait; c'était une civilisation inconnue pour laquelle les articles de la *Revue Germanique*, nouvellement fondée, et la lecture des

chefs-d'œuvre de Goëthe et de Schiller m'avaient inspiré la plus haute et la plus vive admiration ; oui, j'allais étudier sur place, j'allais voir ce qu'était une université allemande, suivre les cours de professeurs dont quelques-uns étaient célèbres, m'initier à la vie intellectuelle et morale d'un peuple pour lequel j'éprouvais une vive sympathie et que les succès de 1870 n'avaient pas encore enivré et rempli de dédain pour nous. Quels jours de joie s'annonçaient pour moi ! »

Charles Joret s'arrêta près d'un mois à Brixen. C'est là que s'était retirée, chez sa mère, la gouvernante des filles du marquis d'Eyragues, M<sup>elle</sup> Émilia Barth. Elle lui avait donné d'excellents conseils et s'était prêtée aimablement à une correspondance qui constituait un exercice profitable entre tous pour écrire dans le dialecte germanique. Il la vit donc tous les jours dans sa retraite et ne parla qu'allemand avec elle. Ces longs entretiens achevèrent de le rendre maître de la langue allemande et furent la meilleure préparation qu'il pouvait recevoir pour suivre les cours de l'Université d'Heidelberg.

Aussitôt arrivé dans cette ville, il se fit inscrire à ceux des cours qui avaient pour lui un intérêt particulier. Les leçons de Reichlin-Meldeg sur l'*Hamlet* de Shakespeare et sur le *Faust* de Goëthe, de Mauser sur la *Révolution française et l'Empire*, d'Uberveg sur les écrits esthétiques de Schiller, et d'Holtzmann sur la grammaire comparée des langues germaniques attirèrent son attention. L'année suivante, il retourna en Allemagne après une nouvelle rechute de ses maux, mais cette fois, il se rendit à Bonn. Il imitait en cela les étudiants allemands qui ne se bornent jamais à

étudier dans une seule Université et que les règlements scolaires eux-mêmes obligent à en changer.

Dans cette nouvelle Université, il étudia l'histoire de la littérature anglaise avec Delius, l'histoire générale avec Lœbell, l'*Enfer* de Dante avec Dietz, l'histoire de l'art avec Springer, la philosophie de Saint Thomas d'Aquin avec le recteur Knoodt et l'histoire religieuse avec Reuss. Mais ce qui réveilla sa grande passion pour la botanique, ce furent les charmantes excursions avec le professeur Hildebrand, dans les environs de Bonn, dans le Siebengebirge et surtout dans la vallée de l'Ahr. Ces promenades dans les vertes montagnes des bords du Rhin le ravissaient, car il avait un amour très vif de la nature. Il remarquait que ce sentiment varie non seulement quand on passe d'une nation à une autre, mais encore pour chacune d'elles aux diverses époques de son histoire. Les habitants du Midi ne se font pas de la beauté de la nature la même idée que ceux du Nord ; les anciens ne l'ont pas comprise comme les modernes ; les premiers ne paraissent avoir été frappés que par ce qu'elle a de gracieux, les seconds l'ont été davantage par le grandiose et le terrible.

Il revint en France et prit part au concours pour le certificat d'aptitude de langues qui venait d'être rétabli. Il fut admissible, mais il ne fut pas reçu, soit que le concours, le premier depuis tant d'années, ait été d'une difficulté exceptionnelle, soit que le candidat ait eu le tort de contredire les théories d'un de ses juges sur la déclinaison.

Il avait trente ans passés ; son parti d'entrer dans l'enseignement était arrêté ; il ne pouvait différer plus longtemps cette obligation. Ayant demandé une chaire au Lycée de

Coutances, qui lui fut refusée, il accepta en 1860 le poste de suppléant de septième au collège de Saint-Hilaire-en-Harcourt et profita de ses loisirs dans ce poste pour se préparer à la licence. Entre temps il lisait tout Balzac qu'il goûtait infiniment tout en blâmant, avec trop de prudence, les scènes peu édifiantes de cet auteur et Michelet dont *l'Histoire de France* l'enchantait et réveillait en lui le goût pour les études historiques qu'il ne satisfit que plus tard.

Enfin, on fit droit à ses demandes réitérées et on lui donna la chaire d'allemand à Chambéry. Il avait le poste qu'il ambitionnait depuis longtemps; ses vœux modestes étaient satisfaits. Il lui semblait que l'état de sa santé lui permettrait d'aspirer plus haut dans l'avenir. Il reprit donc confiance en lui-même et, sortant de cette indécision qui jusque-là avait pesé sur sa vie, il travailla dès lors dans un but déterminé. Il passa sa licence ès lettres en 1861 à Grenoble et il fut reçu en 1866 au concours de l'agrégation des langues que M. Duruy avait rétabli. C'est pendant ces six années passées à Chambéry qu'il publia son premier ouvrage *Traité de la Déclinaison*, 1863, et qu'il se livra de nouveau à son goût pour la botanique dans les belles montagnes du Dauphiné où la flore lui offrait d'autres ressources que celles des bords du Rhin. Du Nivole au Mont du Chat, il fit avec la Société botanique de France toutes les ascensions des régions dauphinoise et alpestre.

Il songea alors au doctorat. Sur les conseils de Patin et de Mézières, il renonça à prendre comme thèse le *Drang und Sturmperiode* ainsi que certains ouvrages de Gœthe et il se rabattit sur Herder dont il se mit à lire les œuvres de la première période ainsi que les *Erinnerungen* et le

*Lebensbild*. C'est en 1868 qu'il commença les premières lignes de sa rédaction continuée les années suivantes après son arrivée à Paris. Il fut appelé dans la capitale comme professeur du Lycée impérial de Vanves, aujourd'hui Lycée Michelet. Ce n'était pas à coup sûr la Normandie qu'il désirait de tous ses vœux et qu'on lui refusait par suite de la suppression d'un grand nombre de chaires d'allemand dans l'Ouest et le Nord, mais c'était cependant se rapprocher de sa famille et surtout de sa mère qui, vieillie et fatiguée, s'attristait de son éloignement.

Une occasion se présenta bientôt qui lui fit en partie donner à ses études une autre direction; elle eût sur son avenir une influence considérable. M. Duruy avait quelque temps auparavant créé l'École des Hautes Etudes afin de donner à l'enseignement, presque, sans débours, une vie nouvelle.

« Il s'agissait, dit M. Joret, d'organiser une École et l'on se demandait quels élèves y voudraient bien entrer puisqu'elle n'assurait pas une carrière. L'institution me paraissait bonne; il me sembla que ce serait faire œuvre salubre que de contribuer à sa prospérité, ne fût-ce qu'en faisant nombre. Bien qu'agrégé et âgé de trente-neuf ans, bien qu'il n'y eût pas de section de philologie germanique, je résolus d'entrer dans cette école et de suivre les cours de philologie romane. »

C'est ainsi qu'il devint, quoique plus âgé que lui, l'élève de Gaston Paris et qu'il prit part, quoiqu'étranger jusque là à l'étude des anciens textes, à la conférence où fut préparée la *Vie de Saint Alexis*. On y étudia ensuite la *Chanson de Fierabras* et en 1871-1872, il assista d'une

manière active à une conférence particulière sur le *Roman du Cid* et le *Romancero espagnol*.

C'est donc en écoutant les leçons professées à cette école par Gaston Paris qu'il aborda l'étude de la philologie romane. Nommé professeur d'allemand au Lycée Charlemagne, il fit paraître en 1872, dans la *Romania*, un article sur la *Loi des finales en espagnol* où il attirait l'attention sur la logique et la régularité, non égalées dans une autre langue romane, avec lesquelles l'espagnol a suivi, en les développant, les tendances du latin vulgaire; l'auteur faisait ressortir les effets de cette loi dans les consonnes et les voyelles par lesquels cet idiome a acquis une variété et une sonorité qui, en le rapprochant de la langue mère, l'éloignaient également de la mollesse de l'italien et du peu d'harmonie reprochée au français.

Un peu plus tard, après un voyage au pays du Cid, il publia un important travail sur le *C dans les langues romanes* où il étudiait les transformations qui sont les bases de la grammaire comparée des langues sœurs sorties du latin vulgaire et qui constituent dans leur ensemble la phonétique romane. N'abordant que l'étude d'un seul de ces sons et s'appuyant tour à tour sur la méthode historique et sur la méthode phonétique, il envisageait la transformation du C vélaire et du C palatal dans les différentes langues romanes et enfin du C latin dans les divers groupes des consonnes où il peut entrer. Il poussa cette étude jusque dans le picard et dans le normand dont le patois avait tous les motifs de l'intéresser en raison de son origine. Ce travail, qui fit époque et qui lui permit de

partager avec J. Halévy le prix Volney, attira l'attention des érudits sur sa valeur linguistique. Il a de plus servi à l'avancement des études de philologie romane encore si négligées en France dans la dernière moitié du siècle dernier.

Une nouvelle crise de ses maux reprit Charles Joret en 1873. Il alla aux eaux de Salins et éprouva quelques difficultés à se rétablir. Il rentra à Paris par la Suisse et poussa jusqu'à Bâle.

« De l'esplanade voisine du Dôme qui domine le cours du Rhin, écrivait-il, je pus contempler la plaine de l'Alsace qui se déroulait devant moi; je l'avais traversée alors qu'elle était libre et française; avec quel serrement de cœur je la revoyais maintenant qu'elle était asservie à l'étranger. Je n'eus pas le courage de la parcourir de nouveau et, pour rentrer en France, je fis un détour. »

Quelle allégresse aurait été la sienne s'il avait pu partager avec nous les joies enthousiastes de l'heure présente!

Il se remit courageusement à sa préparation au Doctorat. Sa thèse française sur Herder devait aller jusqu'en 1775 et se terminer par l'étude de *Werther* et de la jeunesse de Goethe. La proposition qui lui fut faite par M. Bréal de suppléer Jules Benoit l'engagea à abréger son travail et à le refondre. Il s'arrêta donc à *Gœtz de Berlichingen*. Quant à sa thèse latine, il avait eu d'abord la pensée de prendre pour thème la légende de Prométhée; il abandonna ce sujet qui aurait exigé des connaissances de mythologie comparée qui lui manquaient et il choisit une question de grammaire germanique : *De Rhotacismo*

*in indoeuropæis ac potissimum in germanicis linguis* où il étudiait le changement dans les langues indoeuropéennes de la lettre S en R. Il fit imprimer ces deux ouvrages et le 15 juin 1875, il soutint avec succès sa thèse en Sorbonne. Il fut reçu avec la mention *très bien*, la plus haute qu'on donnât alors. Un mois après, quoique sa diction ne fût pas parfaite, il était nommé suppléant de littérature étrangère à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence.

Ainsi l'humble régent du collège minuscule de Saint-Hilaire-en-Harcourt était en quinze ans, malgré sa santé débile, malgré sa vue si défectueuse et malgré le peu de direction donnée par sa famille à ses études, mais, grâce à sa volonté, à sa persévérance et à sa puissance de travail, devenu professeur de l'Enseignement supérieur. Il pouvait être fier de ce succès sur lequel il n'avait jamais compté à ses débuts dans la carrière universitaire. Et cependant il éprouva une profonde et invincible tristesse. Le sentiment de sa solitude l'envahit, de cette solitude à laquelle son état de santé semblait le condamner à jamais. Il avait perdu sa mère en 1871. Enfermé dans Paris, il avait reçu deux lettres d'elle, mais celles qu'il avait écrites à Formigny n'étaient pas arrivées à destination. A peine les portes de la capitale furent-elles ouvertes qu'il fut avisé qu'elle était gravement malade. Il partit aussitôt, fut obligé à de longs détours et, arrivé à Caen, apprit qu'on lui avait caché la triste nouvelle d'un décès qui remontait à un mois. Il trouva la maison à moitié vide. Trois ans plus tard, en 1874, elle le devint entièrement; son père mourut à son tour et désormais il ne devait plus habiter qu'en passant cette demeure si simple, au

sud de la grande route, au penchant de la colline où s'était écoulée son enfance.

Il y revenait quelquefois pendant les vacances, afin de soigner le petit patrimoine que ses parents lui avaient laissé. Il se plaisait alors à fréquenter l'instituteur du village et s'enquérail des questions locales, des cultures, des salaires et des prix de revient. Ayant passé toute sa jeunesse aux travaux des champs et suivi plus tard au Collège de France les cours d'économie politique de M. Baudrillart, il exprimait ses vues sur la dépopulation des campagnes, sur l'attrance de Paris pour les villageois, sur la limitation volontaire de la natalité et sur les inconvénients de la routine. Il parlait en homme entendu des droits protecteurs, de la transformation des cultures et rappelait l'époque où celle du colza suffisait à elle toute seule à payer les fermages. Il concluait en prêchant comme remède à cette triste situation le perfectionnement des méthodes agricoles, seul moyen de diminuer le prix de la main-d'œuvre (1).

Mais c'est surtout contre l'alcoolisme qu'il élevait la voix avec indignation. Il fulminait contre les progrès dévastateurs de ce fléau dans la classe féminine, rappelait l'usage de la « goutte » que l'on donne aux enfants comme un tonique bienfaisant. Il s'étonnait que les pouvoirs publics encourageassent d'une part les Sociétés de tempérance et, d'autre part, cherchassent dans la vente intensive de l'alcool le moyen d'équilibrer le budget. Les réformes qu'il proposait firent l'objet de plusieurs de ses

---

(1) *La crise agricole.*

brochures et d'une conférence au Congrès national contre l'alcoolisme (1).

C'est après une de ces visites, en 1903, au pays natal, que, sur l'inspiration de Léopold Delisle et à propos d'un monument commémoratif élevé cette année-là sur le champ de bataille de Formigny, il publia, après l'avoir communiqué à votre Académie, un ensemble de documents, dont la plupart émanaient des chroniques du XV<sup>e</sup> siècle. La véritable physionomie de ce célèbre et sanglant combat ressortit de ses commentaires. Il éleva pour sa part ce modeste, mais utile, monument en souvenir de cette glorieuse journée, 15 avril 1450, qui assura la délivrance définitive de la Normandie, occupée depuis trente-trois ans par l'étranger. Les chroniqueurs contemporains, Jean Chartier, Mathieu d'Écouchy, Robert Blondel, Guillaume Gruel et tant d'autres, sans compter l'anglais Grafton, l'ont racontée à l'envi et, en les lisant, on éprouve quelque chose de l'émotion profonde qui agita, au lendemain de cet événement, le cœur de nos ancêtres et remplit leur âme d'une allégresse patriotique. Qui de nous, Messieurs, n'a pas senti dernièrement vibrer en lui le même élan et le même enthousiasme à quatre siècles et demi de distance! M. Joret, en étudiant sur place la topographie du terrain, en coordonnant les moyens insuffisants d'information dont disposait chacun de ces écrivains et en écartant ce qu'ils avaient d'inconciliable, arriva à reconstituer sans trop d'incertitude les différentes phases du combat qui immortalisa les noms du jeune comte de Cler-

---

(1) *L'alcoolisme.*

mont et du connétable de Richemont (1). Les Anglais, commandés par Kyriell dans une position retranchée en avant d'un petit ruisseau, pressés sur leur front par Clermont qui les poursuivait par la route de Carentan à Bayeux et attaqués sur leur gauche par le Connétable qui, averti à temps, arrivait en grande diligence par Trévières, perdirent 4000 hommes dans cette affaire. Un millier seulement put s'échapper. Heureux temps que ceux où le trépas de quelques milliers de héros, couchés sur le sol, suffisait à libérer toute une nation de l'invasion étrangère et clôturait une grande période historique. Comme Français et comme Normand, votre regretté confrère, dont les sentiments patriotiques ont toujours été très vifs, éprouva un grand charme à célébrer le bel exploit des deux vainqueurs de Formigny sur le terrain même où l'on voit encore sa modeste maison familiale.

Il resta vingt-quatre ans à Aix comme professeur de littérature étrangère. Il doubla son enseignement d'un cours municipal à Marseille. Il professait l'histoire de la Renaissance en Italie depuis son origine jusqu'en 1530, l'histoire de la littérature allemande dans laquelle il était spécialement versé, la grammaire historique de la langue allemande et la grammaire comparée des langues romanes.

Entre temps, il s'intéressait aux examens du baccalauréat et pouvait interroger sur toutes les parties du programme avec un zèle continu et, ce qui est plus admi-

---

(1) *La bataille de Formigny*. — M. Lair et M. Anquetil de Bayeux, dans deux brochures parues en 1903, en ont infirmé quelques détails et ont apporté quelques données nouvelles.

nable, avec un égal plaisir. Sans négliger ses fonctions, il s'occupait de ses études particulières et c'est de cette époque que datent ses travaux les plus importants. A vrai dire, ce séjour prolongé lui paraissait plutôt un exil et son caractère en parut aigri. Il rêvait toujours de se rapprocher de sa chère province normande et nombreuses furent les démarches qu'il tenta pour réaliser ce désir. M. le marquis de Caulaincourt, député du Calvados, s'était occupé de lui, mais quand la place devint vacante à l'Université de Caen, par suite du décès de Buchner, le frère de l'auteur de *Force et Matière*, il fut décidé que, vu la proximité de l'Angleterre, la langue anglaise serait préférée à l'allemande.

En 1891, il posa pour la seconde fois sa candidature au Conseil supérieur; après avoir exposé ses titres, il faisait connaître ses idées sur les graves problèmes que soulevait la réforme de l'Enseignement. Il préconisait l'étude du latin et du français et montrait que cette heureuse expression des « Humanités » s'applique bien à cette éducation classique qui seule fait des hommes. Il ajoutait que l'étude du latin est l'entraînement le plus apte à développer l'intelligence des enfants, qu'en substituant entièrement les langues modernes au latin dans les classes inférieures et qu'en n'accordant à cette ancienne langue qu'un temps dérisoire dans les hautes classes, on est arrivé à ce résultat déplorable, mais facile à prévoir : on ne sait plus le latin en sortant du Lycée, sans savoir davantage les langues vivantes. Les examens en font à chaque trimestre une trop triste et trop éloquente démonstration. Il voulait donc qu'on renforçât le latin, tout

en conservant le cortège indispensable des sciences historiques et naturelles auxquelles on a fait une si juste place dans toutes les classes. De plus, il réclamait la vie commune pour les différentes Facultés en demandant qu'on y rattachât les Écoles spéciales et il vantait le principe de la personnalité civile en souvenir des Universités allemandes pour lesquelles il avait gardé une grande admiration.

Qu'on me permette de rappeler, à propos des études latines et pour justifier la thèse de M. Joret, un souvenir qui m'est personnel du temps où j'étais à Rome. J'y rencontrai un jour sur la place d'Espagne le bon Ernest Hébert, déjà bien âgé, venant de la villa Médicis. Il portait un dictionnaire sous son bras. Je l'abordai et lui dis en souriant qu'il faisait figure d'écolier. « Mon jeune ami, me répondit-il en me prenant le bras, ne vous moquez pas; je vais chez mon professeur de latin. Vous avez eu le bonheur de recevoir une éducation classique; la mienne au contraire est restée fort négligée; elle ne compte que des lacunes. Je sens chaque jour ce qui me manque et même pour un artiste tout ce qu'il y a à gagner dans l'intelligence des langues anciennes. »

En 1893, M. Joret avait cherché à faire un peu de politique. A cet effet, il avait adressé une demande de congé pour se présenter aux élections législatives contre le baron Gérard dans l'arrondissement de Bayeux, appelé, disait-il, par le parti républicain. Mais le Ministre, jugeant probablement que ses chances étaient médiocres, lui fit conseiller de s'abstenir. Il continua donc son enseignement à Aix, coupé par les vacances qu'il venait passer en

Normandie. Il s'arrêtait alors dans la capitale, descendait rue de Vaugirard à l'hôtel du Borysthène et allait travailler au cercle Saint-Simon.

L'heure de la retraite sonna en 1899. Il rentra à Paris, s'installa rue Madame et continua ses travaux. Déjà correspondant de l'Institut en 1887 sur l'initiative de Paul Meyer en remplacement de Francisque Michel, il se présenta à vos suffrages. Ses titres furent rapportés par Gaston Paris qui ne l'avait pas soutenu lorsqu'il brigua la chaire de Guillaume Guizot au Collège de France, mais qui pensait que ses mérites devaient lui ouvrir les portes de votre Académie. Vous lui fîtes l'honneur de l'élire le 3 mai 1901 par 30 suffrages sur 32 votants en remplacement de La Borderie. Ayant retrouvé toute sa bonne humeur native, il fut assidu à vos séances et marqua son activité par de nombreuses communications. Vous le délégâtes plusieurs fois pour vous représenter : en 1905, au Congrès international archéologique d'Athènes et à l'inauguration du monument élevé à Crécy en l'honneur du roi Jean de Luxembourg ; en 1906, au Congrès international d'archéologie préhistorique de Monaco et aux fêtes pour la célébration du 3<sup>e</sup> centenaire de Pierre Corneille à Rouen et enfin en 1911, au Congrès millénaire normand.

Vous vous le rappelez dans les derniers temps, venant encore s'asseoir parmi vous, guidé par une main secourable, car sa vue s'affaiblissait chaque jour davantage. Mais sa volonté tenace ne le fit pas abdiquer ses habitudes de travail. Secondé par M. Latouche, depuis archiviste du Lot-et-Garonne, par un Suédois, M. Enaude et par

d'autres jeunes élèves qui lui faisaient des lectures et transcrivaient ses paroles, on peut dire qu'il travailla, quoique devenu complètement aveugle, jusqu'à sa dernière heure, laissant même presque achevée une étude qu'il avait dictée sur l'essayiste, historien et naturaliste, Auguste Duvau (1).

Enfin le moment fatal arriva et Charles Joret s'éteignit aux sombres heures de l'invasion, le 27 décembre 1914, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il repose maintenant dans le petit cimetière de Formigny, sous une grande dalle qui recouvre les restes de son père et de sa mère et qui porte ces brèves inscriptions : Richard Joret 1800-1874 — Adélaïde Verrier 1788-1871 — Charles Joret, Membre de l'Institut, 1829-1914 (2).

Telle fut, Messieurs, la vie simple et modeste et avant tout laborieuse de votre ancien confrère. D'esprit libre et impartial, très casanier, vivant un peu à l'écart, ne quittant son logis pendant son existence provinciale que pour voyager en Italie, en Angleterre et en Allemagne ou pour herboriser dans les montagnes voisines de sa résidence, il paraissait très réservé, quoiqu'il fût rempli d'honnêteté et de bienveillance. Par ailleurs très patriote, il professait des idées libérales et républicaines intransigeantes dont les premières manifestations se révélèrent, comme il nous le dit dans ses notes, au Coup d'État de 1851. Son esprit

---

(1) Je compte faire imprimer, aussitôt que les circonstances le permettront, cette étude inédite comme dernier hommage rendu à la mémoire de mon savant prédécesseur.

(2) Je donne à la fin de cette étude le *Curriculum vitæ* de M. Joret et sa bibliographie aussi complète que possible.

curieux, passionné de s'instruire et ouvert à toutes les idées, l'avait fait cultiver des sujets très divers dont témoignent ses œuvres. Si nous entrons plus avant dans son intimité, nous découvrons une âme éprise de tendresses, délicate, timide, sauvage même et singulièrement pudique. Il nous a raconté ses rêves de mariage.

« Ma réserve et mon isolement, écrivait-il, étaient toujours un obstacle insurmontable à ce que mes projets aboutissent; je craignais que des yeux indifférents surprissent mes sentiments. Bien loin de chercher à m'enrichir, je n'ai jamais cru qu'on pût traiter le mariage comme une affaire ou par intermédiaire; je n'y ai toujours vu qu'une question de sentiment, un idéal à réaliser; est-il surprenant que je n'aie jamais fait que des rêves sans lendemain! »

Ce ne fut qu'à la fin de son existence, à l'âge de soixante-dix-sept ans, qu'il épousa à Saint-Sulpice la fille de M. d'Hauterive, son ancien collègue au collège de Chambéry. Il s'était lié avec ce professeur et ses enfants alors qu'il habitait cette ville et était resté en correspondance avec cette famille.

\*  
\* \* \*

Ce serait, Messieurs, entreprendre une tâche bien longue que de faire ici l'exposé de toutes les œuvres composées par M. Charles Joret. Je me contenterai seulement, en vous parlant des plus importantes, de vous montrer la part qu'il y a dans cet ensemble entre les travaux qui découlent de ses études de jeunesse et ceux que les

circonstances fortuites de sa vie l'ont amené à entreprendre. Les premiers peuvent se classer dans les trois genres de la Linguistique, de la Botanique, ou plutôt de l'Histoire des plantes, et de la Littérature étrangère, principalement de celle de l'Allemagne. Les seconds tirent leur origine des recherches entreprises par leur auteur à la belle Bibliothèque Méjanes pendant son séjour prolongé à Aix ou des études que ses voyages en Normandie lui firent aborder.

\*  
\* \*

Il débuta, en 1863, à Chambéry par un petit *Traité sur la déclinaison allemande*. Plus tard, à la suite des travaux de linguistique, que j'ai déjà cités au cours de cette notice, il s'attacha à des études de phonétique et de patois normands. Ayant remarqué que beaucoup des travaux déjà parus n'avaient pas toujours eu comme auteurs des linguistes de profession, au courant des lois de transformation, il se proposa, dans une étude qui obtint une mention au Concours des Antiquités nationales, de rechercher quels étaient les caractères distinctifs du patois du Bessin afin de mieux faire connaître le parler populaire de l'arrondissement de Bayeux et le normand en général, lequel tenait une place à part encore peu connue d'ailleurs dans notre langue et dans notre littérature. A cet effet, il écarta tous les mots d'importation française pour ne statuer que sur les formes vraiment indigènes, le paysan normand, comme d'autres de ses congénères, ayant deux formes de langage, l'un local, dont il se sert

avec ses semblables et l'autre français ou francisé qu'il emploie avec les étrangers. Il fut frappé du caractère distinctif du patois actuel normand et de l'ancien dialecte normand et de la forme diverse que les gutturales avaient prise dans les idiomes du nord et du sud de la Normandie. Il avait cru découvrir la raison de cette diversité dans la différence que présentent les populations des pays méridionaux et septentrionaux de cette province. Cette observation trouva son entière confirmation dans la nature des noms de lieux; romans dans la région du sud, ils sont le plus souvent norois ou bas-allemands dans celle du nord. Aussi consacra-t-il toutes ses vacances du mois d'août 1889 à visiter le Danemark et la Norvège, pour y chercher la confirmation d'hypothèses encore douteuses et d'explications restées incertaines. Il en revint avec un répertoire d'étymologies qui lui permit, par sa connaissance de toponomastique scandinave, de dresser la carte qui, intéresse la toponomastique normande en traçant les limites du caractère phonétique de la province.

Il en tira une conclusion qui est d'ailleurs en complet accord avec les faits historiques. Ce furent d'abord les Saxons qui se présentèrent sur notre sol, mais n'y ont pas laissé beaucoup de traces. Puis, les Scandinaves qui, au cours de leurs nombreuses excursions et de leur établissement dans le pays, ont donné par les noms de lieux la preuve que ce sont les Danois qui l'ont colonisé au X<sup>e</sup> siècle. Il en ressort que le nom des personnes, qui entrent comme déterminés dans les noms de lieux de la Normandie, sont quelques-uns germaniques et le plus grand nombre scandinaves. Quelques-uns de ces derniers

sont norvégiens, quelques-uns aussi probablement suédois, mais la plupart des autres mots sont danois et, comme les colons étaient les fils ou les descendants des premiers Vikings établis en Neustrie, il en résulte que ceux-ci étaient également danois et que la colonisation de la Normandie est l'œuvre presque exclusive de ce peuple. En résumé, M. Joret démontra que le parler populaire de la Normandie, loin d'avoir été jamais un seul et même dialecte, varie dans ses formes et souvent aussi dans son vocabulaire, quand on va du nord au sud et quand on avance de l'est à l'ouest (1).

\* \* \*

Dès son plus jeune âge, votre éminent confrère, comme nous l'avons vu et dans tout le cours de sa vie, avait montré un goût très vif pour la botanique. En courant sur les falaises de son pays natal, il avait commencé un herbier augmenté par la suite et il avait publié une étude sur la *Flore populaire en Normandie*. Il ne cessa jamais de s'occuper de cette science, mais son attention se tourna surtout sur l'Histoire des Plantes. C'est ainsi qu'il rapprocha certains manuscrits ayant trait aux herbes et aux simples (2) conservés dans les bibliothèques de Modène (3), de Bres-

---

(1) D'autres études sur les mêmes sujets parurent dans la *Romania*, dans les *Mémoires de la Société de linguistique* et dans le *Bulletin de la Société de Antiquaires de Normandie*.

(2) Il en parle dans la *Romania*, tome XVI, 1887, pp. 590-597 en rendant compte du livre du Docteur Saint-Lager paru en 1886 et intitulé : *Recherches des anciens Herbaria*.

(3) *Le livre des simples inédit de Modène*.

lau et de Kœnigsberg, et qu'il étudia le manuscrit de l'École de Médecine de Montpellier, lequel renferme des incantations (1) ou prières que les rhizotomes adressaient dans l'antiquité aux plantes qu'ils cueillaient et aux divinités qui présidaient à cette récolte. Il cite quelques-unes de ces prières et fait remarquer que la récolte du gui, regardé comme une panacée universelle par les Celtes, était l'objet de cérémonies imposantes, de même que dans toutes les nations indo-européennes; c'était pour ainsi dire le rituel de l'ancienne pharmacopée.

Très versé dans la lecture des écrits d'Hérodote, de Ctésias, de Théophraste, de Posidonius, de Dioscoride, de Pline l'ancien et d'Athénée, il décrivit les jardins de plaisance de l'ancienne Égypte (2) qui s'enrichissaient peu à peu des nombreuses espèces importées, soit par des missions scientifiques envoyées à l'étranger par les Pharaons, soit par les mouvements des peuples dans leurs migrations. Les monuments figurés nous ont laissé des indications précieuses sur l'ordonnance de ces jardins et sur les anciens arbres qui les décoraient.

Tantôt M. Joret recherchait le nom des plantes de l'Inde (3) connues par les anciens Grecs et quels produits la flore de ce pays a livrés à leur industrie et à leurs usages. Les Grecs ne savaient pas toujours la provenance de ces denrées exotiques, car ils prenaient souvent les comptoirs qui sillonnaient la route des Indes comme l'origine de leur production. Les Anciens eurent des connaissances un peu

---

(1) *Les incantations botaniques.*

(2) *Les jardins de l'ancienne Égypte.*

(3) *La Flore dans l'Inde.*

plus exactes lorsque parut plus tard la *Cosmographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustes en attendant que les Arabes jetassent sur ces questions si obscures des clartés nouvelles.

Tantôt, il dissertait sur l'origine de l'abricotier et du pêcher (1) et aidait Paul Meyer, qui avait publié d'après un manuscrit du XIV<sup>e</sup> siècle des *Recettes médicales*, en identifiant le nom des plantes que renfermait ce traité. Quand il séjourna à Aix, il entreprit également l'identification de la liste des plantes que Peiresc (2) avait envoyées en 1605 à Clusius, le célèbre botaniste de Leyde.

Mais toutes ces études n'étaient que les aperçus divers du grand ouvrage qu'il avait entrepris sur les *Plantes dans l'Antiquité et au Moyen Age* et qui est resté inachevé. Deux volumes seulement parurent de ce travail qui devait dans la pensée de son auteur en comporter quatre. L'état de ses yeux fut la seule cause de cet arrêt regrettable. Ce vaste sujet était bien fait pour tenter un érudit aussi laborieux que M. Joret, car il était nouveau en France et n'avait été traité que d'une façon sommaire à l'étranger. L'histoire des plantes est mêlée à celle du genre humain; elles ont leur place marquée dans l'histoire de la civilisation des différents peuples. La découverte de l'Amérique a fait connaître à l'Europe quantité d'espèces qui ont servi à son alimentation, ou ont embelli ses jardins. Le fait s'était déjà produit dans l'antiquité; les peuples de l'ancien monde, touraniens, sémites et aryens ont porté avec eux

---

(1) *L'abricotier et le pêcher.*

(2) *Liste des noms de plantes envoyées par Peiresc.*

dans leurs migrations quelques-unes des plantes de leur pays d'origine et, dans ce flot successif de peuplades, les espèces du plateau central sont venues s'acclimater sur les bords de la Méditerranée et jusque dans l'Europe occidentale. Les conquêtes d'Alexandre eurent les mêmes effets ; elles firent connaître en Grèce plusieurs plantes de la région iranienne et même de l'Inde. Mais rien n'a contribué davantage à enrichir la flore agricole de l'Occident que la domination des Arabes qui, devenus maîtres d'un Empire qui s'étendait des bords de l'Indus aux rivages de l'Atlantique, furent les promoteurs d'un échange international sans égal jusque là. Les Croisades et les entreprises maritimes des Vénitiens et des Génois firent le reste.

Bien des auteurs avaient déjà donné la nomenclature des plantes ainsi versées dans le commerce international, mais il faut faire honneur à M. Joret d'avoir pour la première fois retracé l'histoire agricole, industrielle, poétique, artistique et pharmacologique des espèces végétales connues des différentes nations de l'antiquité classique et d'avoir déterminé leur place dans les croyances et les légendes des différents peuples. Le premier volume de cet ouvrage est consacré aux Égyptiens et aux Sémites, le second aux peuples de l'Iran et à ceux de l'Inde et dans chacune de ces races, l'auteur envisage, dans un ordre successif, toujours le même, la flore, l'agriculture, l'horticulture, les arbres fruitiers, les arbres d'agrément, les plantes dans l'alimentation, dans l'industrie, dans l'art, dans la poésie, dans les mythes, dans le culte, dans les fêtes profanes, dans la médecine et dans la pharmacopée, divisions logiques de cet immense sujet où l'on trouve

tant de renseignements intéressants à côté de lacunes inévitables qu'il eût probablement comblées si l'état de sa santé le lui avait permis.

C'est en préparant ce répertoire considérable des plantes dans l'Antiquité que M. Ch. Joret en a détaché une monographie, la *Rose dans l'Antiquité et au Moyen Age*, qui constitue pour ainsi dire un chapitre du plantlore et de l'histoire du monde végétal. Il avait déjà donné un aperçu de ce travail dans la *Légende de la Rose au Moyen Age chez les nations romanes et germaniques*, qui a été insérée dans le Recueil que les élèves français de Gaston Paris ont, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa réception au doctorat, offert au maître des études romanes en France. Mais ce travail ne pouvait pas dépasser les mesures d'un article. C'est en se servant des notes qu'il avait accumulées et qu'il compléta que l'auteur composa ce nouveau livre auquel il donna tout le développement nécessaire et qui fut édité avec un soin particulier (1).

A vrai dire, la rose avait été déjà l'objet de nombreux ouvrages, mais si le docteur Loiseleur Deslongchamps, M. Bel, M<sup>lle</sup> Cecilia Schmidt-Branco et surtout l'Allemand Schleiden avaient étudié la reine des fleurs sous différents aspects, il restait encore bien des points de vue inexplorés. M. Joret a bien mérité des Lettres et de la Botanique en faisant une large place aux traditions des nations romanes

---

(1) Il est à remarquer que plusieurs des ouvrages importants de M. Joret ont été précédés d'une étude sommaire qui les faisait prévoir et qui était comme la main mise sur la matière en attendant un travail d'ensemble plus complet.

et germaniques et à la pharmacopée dans cette histoire poétique et légendaire de la rose jusqu'à l'époque de la Renaissance. C'était pour lui un sujet habilement choisi où toutes les branches des sciences qui lui étaient familières trouvaient leur emploi naturel. Nul mieux que lui n'était préparé pour une semblable étude. Il l'a traitée de main de maître.

Ayant pris comme devise ce vers de Chrétien de Troyes

la rose  
est plus que nule autre flors bèle

il nous promène en souriant dans le vaste empire de la fleur de beauté. Il la prend à son berceau qu'il place vers le plateau de l'Iran et la transporte en Grèce où les poètes l'ont chantée à l'envie. Mêlée dans l'antiquité au culte de Vénus, elle s'associe sous forme de couronnes à tous les actes de la vie des anciens, couronnes religieuses, couronnes de l'hymen, couronnes des banquets, couronnes des vainqueurs et couronnes des morts; elle se retrouve dans les motifs d'architecture et donne son nom à quantité de lieux. Rhodes semble lui avoir emprunté son vocable et la pharmacopée s'en sert comme remède et comme parfum.

Après une éclipse momentanée causée par l'avènement du Christianisme qui la trouvait trop profane et par l'invasion des Barbares, elle reprend au Moyen Age toute sa faveur chez les Arabes et les Occidentaux dont les légendes lui empruntent les images les plus gracieuses et les plus variées. Les poètes de la Perse lui

donnent même une vie réelle et placent à côté d'elle le rossignol comme son admirateur et son ami. Les écrivains mystiques du Moyen Age la regardent comme le prix de toute action noble et belle, l'emblème de ce qu'il y avait de plus auguste et de plus vénéré dans les croyances chrétiennes. C'est ainsi qu'elle devient avec elle le symbole et l'apanage de la Vierge et du Christ. Elle brille ensuite dans les légendes profanes, apparaît dans le joli roman de *Floire et de Blancheflor* et donne son nom au célèbre *Rommant de la Rose*

ou lart damors est tote enclose.

Puis enfin elle passe comme toutes les choses de la terre; toute vermeille qu'elle est, elle finit par pâlir.

Nous en retrouvons du moins les feuilles sous les pas des processions dans les occasions solennelles, ou sculptées dans la pierre de nos cathédrales ou peintes sur les feuillets de nos manuscrits. Elles parfument la toilette des dames et figurent au milieu des festins dans la confection des entremets.

Tel est ce livre que Gaston Paris qualifiait de « bouquet dont l'auteur avait pris soin d'enlever les épines pour le compte du lecteur ». De tous les ouvrages de votre regretté confrère, c'est celui qui gardera probablement la faveur la plus fidèle du gros public. Il est d'une lecture facile et agréable et se présente enrichi d'une profusion de citations tirées des poèmes de tous les temps et de tous les peuples, témoignant ainsi de connaissances aussi étendues que variées.

\*  
\* \*

Quand M. Joret fit paraître, en 1875, sa thèse de doctorat sur Herder, peut-être avait-il la pensée de publier postérieurement une étude complète du développement de la littérature allemande au XVIII<sup>e</sup> siècle dont son *Herder* n'aurait été alors qu'un chapitre détaché par avance. En réalité, il n'a pas écrit cette étude d'ensemble, absorbé qu'il était par ses autres travaux — du reste elle avait été entreprise par ailleurs — mais il est revenu maintes fois sur ce sujet au cours de ses articles de critique et de ses comptes rendus sur les œuvres des divers historiens du mouvement littéraire en Allemagne. Il a même, à propos des conférences que Karl Hillebrand avait faites en 1879 à Londres, tracé le plan sommaire, tel qu'il le comprenait, d'un travail général sur le rôle de l'Allemagne dans le développement de la pensée humaine. D'après les réflexions que lui ont suggérées ces conférences, et les idées qu'il n'a cessé d'émettre dans quelques périodiques, il est facile de s'imaginer l'ordonnance qu'il aurait observée et les vues qu'il aurait exposées dans son travail qui, pour n'avoir pas fait l'objet d'un ouvrage spécial et être resté dispersé dans des articles séparés, n'en constitue pas moins une des parties les plus importantes de son œuvre dans l'ordre littéraire.

Après avoir rappelé d'une façon générale, dans une sorte d'introduction, l'influence politique de l'Allemagne au Moyen Age, il aurait examiné la part successive des cinq nations de l'Europe dans l'œuvre de la culture mo-

derne, c'est-à-dire l'humanisme italien, le dogmatisme espagnol ou restauration du principe d'autorité, l'empirisme anglais, le rationalisme ou classicisme français et la théorie allemande du développement organique et historique. Abordant ensuite l'histoire de la pensée allemande proprement dite, il aurait expliqué pourquoi l'Allemagne, qui a joué au Moyen Age dans l'épopée et la poésie lyrique un rôle si considérable, a pris une part si tardive à la civilisation générale. Il aurait certainement mis en cause la Réforme et les guerres civiles et étrangères qui en ont été la suite.

« Occupée de controverses théologiques, dit-il, en proie à la réaction politique et religieuse qui suivit le concile de Trente, l'Allemagne, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au commencement du XVII<sup>e</sup>, présentait déjà le spectacle de la dissension et de la faiblesse; la guerre de Trente ans fit le reste. Les exécutions sanglantes qui l'accompagnèrent et qui la suivirent, les dévastations qui la signalèrent, rejetèrent l'Allemagne dans la barbarie et la destruction de son unité la livra à l'étranger dont elle subit dès lors l'influence politique et morale; toute culture y disparut pendant plus d'un siècle; elle se fit l'imitatrice des nations néo-latines et en particulier de la France; notre idiome devint la langue de l'aristocratie. Gottsched et Bodmer se firent les disciples des écrivains de l'école classique de France et d'Angleterre. Subjuguée par l'influence française quelle part l'Allemagne aurait-elle pu prendre au progrès de la civilisation générale? »

M. Joret n'aurait pas manqué ensuite de montrer l'originalité que Klopstock et Wieland portèrent à l'époque

de l'*Aufklaerung* dans l'imitation étrangère, puis la lutte littéraire des Suisses et des Saxons et quelque temps après les efforts de Nicolaï, de Mendelssohn et surtout de Lessing dans sa *Dramaturgie*, protestation énergique et souvent injuste contre l'influence française, pour créer un mouvement littéraire qu'ils croyaient uniquement allemand et qui n'était basé à son tour que sur l'imitation du théâtre de Shakespeare et de la littérature ancienne. C'était en réalité la lutte de l'esprit germanique contre l'esprit latin.

Faisant la part du rôle joué par Winkelmann dans la connaissance de l'Esthétique et tenant compte du mouvement philosophique créé par Leibnitz et renové par Kant, il a envisagé dans son ensemble l'œuvre de Herder dont il a écrit en 1875 l'excellente histoire, remarquée aussi bien en France qu'à l'étranger.

« Disciple de Kant et de Hamann, de Lessing et de Winkelmann, admirateur passionné de Rousseau et de Shakespeare, en opposant le sentiment à la raison, en prêchant le retour à la nature et en proclamant les droits du génie, Herder, dit M. Joret dans son livre, inaugure l'ère nouvelle et cette espèce de dictature qu'il exerça sur la pensée et la littérature allemandes jusqu'en 1786. La théorie de l'évolution appliquée aux produits de l'intelligence, l'origine des mythes expliquée et la poésie populaire remise en honneur, l'influence de la race, du milieu et du moment proclamée, telles étaient les idées fécondes que le jeune rénovateur, espèce de Rousseau littéraire, allait jeter dans le monde, préparant ainsi la voie à Gœthe et à Schiller ».

M. Joret qui, dans son *Herder*, s'est arrêté à la création de *Goetz de Berlichingen* (1773) aurait alors décrit la vie et les œuvres de ces deux protagonistes de la littérature allemande qui considéraient que le dernier terme de la civilisation serait, comme l'avait demandé Kant, et comme le voulait naguère encore Ernest Renan, de préparer et d'élever de grandes individualités destinées à servir de guides et de modèles à leurs semblables.

Enfin, en consacrant un chapitre à l'école romantique allemande, caractérisée par le rôle exagéré accordé à l'imagination, par sa prédilection pour le Moyen Age, par le mysticisme de ses tendances et par la profondeur et l'originalité de ses critiques, il aurait, en prononçant la fin de l'hégémonie allemande, rappelé, comme conclusion dans un vaste coup d'œil général, les tendances artistiques de Lessing et de Winkelmann, et le retour au vrai culte de l'antique, les théories littéraires de Herder et les vues scientifiques de Goethe, la philosophie critique de Kant et les considérations esthétiques de Schiller et enfin les idées d'évolution si fécondes comme résultat pour les sciences historiques et la philologie comparée.

Voilà la part que M. Joret reconnaissait à l'Allemagne dans le mouvement entrepris par l'Europe moderne vers une civilisation supérieure, part considérable et dont elle doit être fière. C'est un sujet sur lequel votre éminent confrère est revenu avec insistance et qu'il n'a cessé de développer soit dans ses travaux de critique, soit dans son discours sur le *Rapport intellectuel et littéraire de la France avec l'Allemagne* prononcé à la rentrée des Facultés de l'Académie d'Aix en 1883.

Il s'élevait contre l'opinion commune que M<sup>me</sup> de Staël avait été la première à révéler la littérature allemande à la France, tout en rendant justice au talent éclatant qu'elle avait déployé dans son livre si célèbre *De l'Allemagne*. Il montrait l'évidente fausseté de cette assertion en prouvant que le mouvement littéraire d'outre-Rhin était connu, admiré et même imité chez nous dans la deuxième partie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il en donne comme preuves indiscutables les nombreux articles parus dans les revues de 1750 à 1760 : Lettres de Grimm dans le *Mercur*; numéros de la *Bibliothèque germanique* reconstituée par Formey; *Lettres sur quelques écrits du temps* de Fréron et surtout dans les notices parues dans le *Journal étranger* et l'*Année littéraire*. On peut affirmer hardiment que jamais la France n'avait été aussi bien renseignée sur ce qui se passait en Europe dans le monde littéraire qu'elle le fut pendant cette décade.

Mais M. Joret, tout en attribuant une part considérable à l'action des grands écrivains qui déterminèrent la Renaissance littéraire allemande à cette époque, fit admirablement ressortir l'influence que les succès de la Prusse sous Frédéric II exercèrent sur l'Allemagne en lui permettant de prendre conscience de son génie, quoique ce Prince ait été de grande culture française. Il faisait justement remarquer qu'un peuple ne peut avoir une littérature qu'en puisant dans le fond mystérieux de ses origines ou qu'en prenant le sentiment et la conscience de sa force, comme nation, dans ses victoires et ses succès. Il rappelait la pensée de Gœthe : « Toute poésie est vaine si elle ne repose pas sur les destinées des peuples et de leurs chefs. »

L'histoire offre tant de preuves de la justesse de cette opinion qu'on peut dire qu'elle repose sur une loi psychologique dont on retrouve les effets partout et à toutes les époques. Chaque renaissance a pour origine cet élan orgueilleux, cette noble confiance en soi, cette ardeur triomphale qu'une nation éprouve au lendemain de ses grands succès militaires. La floraison littéraire chez tous les peuples, siècle de Périclès, d'Auguste, de Charles-Quint, d'Élisabeth, de Louis XIV et de Frédéric II coïncide en effet avec des époques d'héroïsme militaire où les intérêts nationaux ont mêlé dans un immense effort l'énergie des chefs et l'élan des masses. On aurait pu croire que la Prusse, après ses victoires de 1866 et 1870, aurait donné le spectacle d'une grande activité littéraire. Il n'en a été rien. Ni en art, ni en littérature, elle n'a enfanté de grands esprits et elle paraît au contraire avoir été tributaire de l'étranger. Mais son activité s'est matérialisée; elle a trouvé son emploi dans la science industrielle et s'est manifestée dans un désir d'expansion économique et dans un esprit d'organisation remarquable auxquels nous devons prêter toute notre attention, aussi bien pour l'admirer que pour y chercher un exemple qu'il nous est indispensable de suivre si nous voulons recueillir tous les fruits de notre victoire militaire.

Dans son livre sur les *Rapports intellectuels et littéraires de la France et de l'Allemagne* et dans son *Rapport sur une mission scientifique en Allemagne*, M. Joret fit ressortir l'importance qu'avait prise, aux alentours de la Révolution, comme asile des Arts et des Sciences, la petite ville de Weimar. On sait que le jeune duc Charles-Auguste était

venu faire avec son gouverneur un voyage d'instruction en France. Le livre des dépenses déposé aux Archives de l'État permet de suivre le jeune Prince à Paris, au milieu de ses plaisirs et de ses occupations sérieuses : théâtres, concerts, visites de monuments, de manufactures, de collections célèbres et d'ateliers d'artistes. C'est sous la direction du graveur Wille qu'il fut mené chez Houdon (1) auquel il acheta le magnifique buste de Gluck que l'artiste venait de terminer.

C'est ainsi que le Duc héritier faisait preuve de cette curiosité intelligente à laquelle il a dû, aidé par sa mère, la Duchesse douairière Amélie, d'être le protecteur généreux des Lettres et des Arts pendant son long règne. La charmante capitale de ses États, l'Athènes de l'Allemagne, ne fut pas seulement de 1775 à 1806 le rendez-vous des hommes les plus considérables d'outre-Rhin : Goethe, Schiller, Wieland, Herder, Knebel, Jacobi, Charles de Villers, Boettiger et tant d'autres ; elle fut en plus visitée par des écrivains et des hommes politiques français, célèbres à des titres divers, dont quelques-uns sont restés en relations avec la famille ducale ou avec les savants réunis à cette aimable cour.

Boettiger, le Directeur du Gymnase de Weimar, si réputé par sa connaissance approfondie de la langue et de la littérature grecques et par ses recherches sur l'antiquité, s'était fait le conseil et l'appui des émigrés réfugiés à la cour. Nommé plus tard conservateur du Musée des Antiques à Dresde, il donna des articles au *Magasin ency-*

---

(1) *Houdon et le duc de Weimar.*

*clopédique* dirigé par Millin (1) et laissa à la bibliothèque de Dresde deux cents volumes de correspondance qui, dépouillés par M. Joret, fournirent à ce dernier d'abondants et précieux renseignements sur les voyageurs français qui ont défilé tour à tour dans la petite ville ducale. Ils s'y révèlent dans les confidences de leurs lettres intimes; ils nous font part de leurs vues sur les événements les plus graves de cette époque si grande et si troublée et nous apprennent ce qu'il faut penser de quelques-uns des personnages contemporains les plus célèbres. A tous ces titres, il était bon d'attirer l'attention sur cette correspondance vraiment prodigieuse et restée jusque là à peu près inconnue de nous. M. Joret a consacré des pages intéressantes à quelques-uns de ces correspondants.

Laissant de côté M<sup>me</sup> de Staël, Cacault, le comte du Manoir, Le Chevalier et tant d'autres, je m'arrêterai un instant sur l'helléniste d'Ansse de Villoison à qui M. Joret a consacré un très gros volume. Il avait commencé cet ouvrage en 1904, mais, en 1907, sa vue s'affaiblit tellement que c'est avec le secours étranger qu'il dut poursuivre ses recherches et mettre en œuvre les documents qui lui étaient communiqués. En offrant ce livre aux amis des études classiques, il ajoutait mélancoliquement :

« Puisse-t-il trouver près d'eux un accueil bienveillant! Pour moi, je ne m'en sépare pas sans un sentiment de tristesse; il a été le compagnon fidèle dans ma retraite forcée; sa composition, distraction bienfaisante, a apporté un peu de joie dans ma solitude et a fait comme briller un

---

(1) *Correspondance de Millin et de Boettiger.*

rayon de soleil au milieu des ténèbres chaque jour plus épaisses qui m'entourent. »

C'est par les lettres écrites par D'Ansse de Villoison à Knebel et au duc Charles-Auguste, dont il était à Paris le correspondant littéraire, que M. Joret traça, d'après ce qui reste de sa volumineuse correspondance, la biographie de ce grand épistolier. Ce singulier personnage qui, dès les bancs du collège, fut considéré comme un prodige dans l'étude des langues anciennes et principalement de la langue grecque — rappelez-vous, Messieurs, qu'il fut de votre Académie à vingt et un ans et sur dispense du roi — était avide d'honneurs et habile à se faire valoir. Il mettait soigneusement à profit les relations qu'il savait se créer de toute part pour obtenir sans cesse de nouvelles distinctions. Inlassable louangeur, il eut l'ambition d'être membre de toutes les académies connues et d'être décoré de tous les ordres de l'Europe. Ce petit travers ne diminue en rien son immense érudition, due à un labeur infatigable et à de merveilleuses dispositions. Habile à déchiffrer les textes les plus embrouillés, il sortait à peine du collège quand il publia le *Lexique homérique* d'Appollonius d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, dont l'écriture archaïque et les abréviations obscures avaient retardé jusque là l'entière reproduction.

En 1778, il publia en deux volumes, avec prolégomènes et traduction latine, le *Daphnis et Chloé* de Longus dédié au duc de Weimar. Le texte plus correct que dans les éditions antérieures avait repris toute sa splendeur première. Le retour de Maurepas aux affaires fit envoyer

notre helléniste à Venise où, tout en étudiant le grec moderne, il examina à la Bibliothèque Saint-Marc une version grecque, faite mot à mot sur le texte hébreu, d'une partie considérable de l'Ancien Testament, infiniment plus exacte, plus littérale et plus fidèle que toutes celles qui étaient alors connues. Mais sa grande trouvaille fut la découverte d'un manuscrit de *l'Iliade* du X<sup>e</sup> siècle, Codex Venetus 254, plein de notes et de scholies inédites, travail immense fait par les savants de la période alexandrine et romaine qui fut la base de tous les travaux de l'époque sur Homère et le point de départ des discussions qui s'engagèrent sur la question de l'authenticité de l'œuvre du divin poète. Plus tard, il fit partie de la mission Choiseul-Gouffier, mais de ses nombreuses excursions dans l'archipel et surtout au mont Athos, il ne rapporta que le traité de Jean Lydus sur les magistratures romaines, ce qui lui semblait bien mince après sa belle découverte de Venise. Ses dernières années furent attristées par les événements révolutionnaires; il se rendit à Orléans où le conservateur de la Bibliothèque lui remit les clefs de son dépôt; il s'y enferma jour et nuit pour travailler. Un peu plus tard, en 1804, il occupa au Collège de France une chaire de grec moderne, mais il mourut l'année suivante en 1805. L'érudition perdait en lui un de ses plus fermes soutiens et l'Institut un de ses membres les plus capables de contribuer à sa gloire. Il possédait à fond la langue grecque; sa tête ressemblait à un immense dictionnaire auprès duquel le *Trésor* d'Henri Estienne pourrait ne paraître qu'un abrégé succinct et incomplet. M. Joret a tout dit, sur cet illustre savant qui s'est éloigné de la

politique pour se renfermer exclusivement dans la littérature grecque.

\*  
\* \*

Le long séjour que M. Ch. Joret fit à Aix ne fut pas entièrement consacré aux travaux dont je vous ai parlé. Notre savant confrère employa ses loisirs à fouiller les richesses de la Bibliothèque Méjanes et de ces recherches sont sorties quelques études dont il est utile de vous entretenir pour montrer la diversité des occupations auxquelles il se livra. Il avait rencontré dans le manuscrit 323 de cette Bibliothèque les rares épaves de nombreuses lettres échangées par Lamoignon de Basville avec les prélats de la province. Cet ancien magistrat, remarqué par M<sup>me</sup> de Maintenon et par Louvois, fut désigné en 1685, au moment de la révocation de l'Édit de Nantes, comme intendant du Languedoc à cause de son zèle inflexible pour la cause du catholicisme, son habileté reconnue, son activité et l'austérité de sa vie, dans le but de mettre à exécution cette redoutable mesure. Il ne faillit pas à sa tâche et son inexorable sévérité, jointe à une persévérance de tous les instants dans l'application de mesures impitoyables qui le firent surnommer par Saint-Simon le « Roi du Languedoc », arrivèrent à maintenir les nouveaux convertis dans le silence désespéré de la soumission. Ces répressions amenèrent des protestations, entre autres celles contenues dans la belle lettre que Christine de Suède écrivait au

---

(1) *Basville et l'épiscopat du Languedoc.*

chevalier de Terlon et que M. Joret croyait avoir découverte en 1878, mais qu'il reconnut avoir été publiée antérieurement, en 1836, dans la *Revue rétrospective*. Toute cette correspondance de Basville est curieuse pour l'histoire de la révocation du fameux Édit et aussi pour l'étude des institutions du Royaume, où les attributions réciproques des intendants et des prélats n'avaient pas de limites bien précises.

M. Joret étudia également les lettres conservées à la bibliothèque Méjanès et adressées en 1714 à Lamoignon de Basville par le Père jésuite Guevarre (1) qui, depuis la mort d'Honoré Chaurand, était devenu, avec un zèle admirable, le grand organisateur des hôpitaux généraux et des Bureaux de charité destinés à réprimer la mendicité et à recueillir les nécessiteux aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Cette vaste organisation était devenue indispensable à la fin du règne de Louis XIV, à la suite de troubles provoqués par la révocation de l'Édit de Nantes, de l'hiver rigoureux de 1709 et des revers de la guerre de la Succession d'Espagne. C'est encore l'étude des papiers de Basville qui fit faire à M. Joret un voyage en Angleterre pour rechercher les *Mémoires* du Maréchal d'Asfeld qui ne sont restés qu'à l'état d'indication dans son œuvre.

Mais ce qu'il découvrit de plus important à la célèbre bibliothèque d'Aix, c'est la copie de l'original, aujourd'hui perdu, d'un journal dans lequel le voyageur Jean-Baptiste Tavernier, baron d'Aubonne, consignait ses dépenses pendant son voyage à Berlin en 1684 et relatait ses

---

(1) *Le Père Guevarre et les Bureaux de charité.*

rapports avec le grand Électeur Frédéric-Guillaume. Il fut à même par l'examen de ce précieux document de reconstituer le premier chapitre de l'histoire coloniale de la Prusse, qui apportait déjà dans toutes ses entreprises cet esprit de persévérance méthodique, patiente et tenace qui, joint à son manque absolu de scrupule, a fait sa grandeur. L'épisode de ce voyage était alors très mal connu en France, ainsi que quelques particularités de la vie de ce célèbre marchand, telles que les dates de ses expéditions et les itinéraires qu'il avait suivis. Aussi M. Joret, séduit par la figure originale de ce hardi commerçant, prit-il le parti d'élargir son sujet et de rédiger pour la première fois la bibliographie de l'un des plus grands voyageurs du XVII<sup>e</sup> siècle et aussi l'un des plus anciens et des plus méconnus. La Société de Géographie le récompensa de la publication de cet ouvrage considérable en lui décernant le prix Jomard.

Tavernier, issu d'une famille de dessinateurs graveurs de cartes géographiques, originaire d'Anvers, mais établi en France, puisa le goût insatiable des voyages dans la lecture de ces cartes sur lesquelles il ne pouvait se lasser de jeter les yeux. Dès l'âge de quinze ans, vers 1620, cédant à sa passion d'aventures, il se mit à parcourir toutes les régions de l'Europe, ne manquant jamais l'occasion de voir de nouvelles contrées et apprenant les différentes langues qui s'y parlaient dans le but de se faire comprendre sans intermédiaire au milieu des populations qu'il visiterait. Il préludait ainsi à ses six voyages en Perse et en Hindoustan dont il a révélé au commerce national les richesses et les produits. Homme d'action et d'entreprise,

très expert en matière de diamants et de pierres précieuses, il joignait à un tact subtil une activité prodigieuse et une remarquable connaissance des hommes. Quoique protestant, il entretenait les meilleurs rapports avec les Capucins établis en Perse et avec les membres des autres Missions. Grâce à ses relations, il rapporta de chacun de ses voyages d'utiles renseignements sur les pays qu'il avait parcourus. S'il est vrai qu'il les traversa plus en marchand avisé qu'en archéologue consommé, il faut cependant lui être reconnaissant des descriptions qu'il nous a rapportées des coutumes, des usages et des mœurs des populations orientales qu'il visita. Le récit qu'il a laissé des fêtes données par le Grand Mogol dans ses palais est, à ce titre, des plus curieux. Il réussit par son énergie et sa persévérance là où d'autres avaient échoué et prépara ainsi la route à ceux qui le suivirent, notamment à Chardin qui lui cédait en matière de commerce, mais qui lui était supérieur par sa culture générale et par sa connaissance des langues de l'Orient. Aussi Tavernier ne se piquait-il pas d'être un savant et un philosophe et se contentait-il d'être un marchand et un voyageur et de faciliter aux Français le chemin des mines de diamants de l'Hindoustan, les seules qui fussent alors connues. Nous devons lui savoir gré de s'être empressé de faire profiter le commerce national de ses découvertes au lieu de garder dans son propre intérêt les connaissances qu'il avait acquises au cours des soixante mille lieues qu'il avait parcourues. Anobli en 1670 par Louis XIV, mais prévoyant peut-être les persécutions qui allaient s'exercer sur les Réformés, il acquit la terre et la baronnie d'Au-

bonne dans le canton de Vaud. C'est là qu'il se retira quelque temps pour écrire ses *Mémoires*. Ce n'est donc que plus tard par l'intermédiaire de Spanheim, l'habile ministre à Paris du Grand Électeur, qu'il fut mis en rapport avec ce Prince. L'accueil qu'il en reçut fut des plus engageants. Nommé tour à tour gentilhomme, chambellan et conseiller de marine, il avait tout lieu de fonder de grandes espérances sur le plan de création d'une compagnie brandebourgeoise de commerce en Orient qu'il aurait dirigée. Ce grand projet finit par échouer pour différentes raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici, mais, presque âgé de quatre-vingts ans, Tavernier, toujours insatiable de voyages, voulut encore gagner la Perse et les Indes par une route nouvelle, la Moscovie. C'est au cours de cette dernière expédition que, tombé malade, il trouva la mort à Smolensk dans les premiers mois de l'année 1689.

M. Joret doit recueillir l'honneur d'avoir fixé cette date et le lieu de sépulture de Tavernier contrairement à ce qu'en avaient dit les rédacteurs de la *France protestante* et de la *Biographie Didot*. Il a été bien inspiré en faisant revivre devant nos yeux la rude simplicité et la vie de probité et d'honneur d'un des plus grands voyageurs français du XVII<sup>e</sup> siècle dont les *Mémoires* peuvent être consultés encore avec fruit par l'historien et le géographe aussi bien que par le marchand et par l'homme du monde.

Je ne parlerai pas des œuvres moindres de votre savant confrère et des nombreux articles qu'il a insérés dans les diverses Revues de linguistique, de botanique, de critique

et d'histoire. Tous témoignent de son érudition et de son activité intellectuelle au cours d'une longue existence, commencée au milieu des difficultés matérielles et traversée par de constantes infirmités.

En ne vous rappelant, Messieurs, que les principaux ouvrages de M. Charles Joret, j'ai du moins l'espoir d'avoir fait revivre devant vos yeux la carrière si bien remplie d'un savant qui s'est consacré tout entier au travail et au culte de la science. Sa devise pourrait être : *Laboravit* ; elle résume toute la vie de l'éminent confrère dont le souvenir vivra parmi vous.

---

## CURRICULUM VITÆ

---

- 1829 — 14 octobre. Né à Engranville, actuellement commune de Formigny, arrondissement de Bayeux (Calvados).  
16 octobre. Baptisé à Formigny.
- 1836 — Elève des Frères de la Doctrine chrétienne de Bayeux.
- 1841 — Elève au collège de Bayeux.
- 1853 — Maître d'études, chargé d'une classe élémentaire de latin au collège de Falaise.  
Précepteur chez le marquis d'Eyragues à Falaise.
- 1858 — Précepteur chez M<sup>me</sup> Du Bos à Paris.
- 1859 — Voyage à l'Université d'Heidelberg.
- 1860 — Voyage à l'Université de Bonn.  
Régent et chargé du cours de 7<sup>e</sup> et de 8<sup>e</sup> au collège de Saint-Hilaire-en-Harcourt.
- 1861 — Licencié ès lettres.
- 1862 — Chargé du cours d'allemand à Chambéry.
- 1866 — Professeur d'allemand à Chambéry.  
Agrégé pour la langue allemande.
- 1868 — Chargé d'une division d'allemand au Lycée impérial de Vanves.
- 1869 — Professeur divisionnaire d'allemand au même Lycée.
- 1871 — Professeur d'allemand au Lycée Charlemagne.
- 1874 — Elève diplômé de l'Ecole des Hautes-Etudes.  
Membre de la Société des Antiquaires de Normandie.
- 1875 — Docteur ès lettres.  
Suppléant de littérature étrangère à la Faculté de Lettres d'Aix.

- 1876 — Chargé de cours à la même Faculté.  
1877 — Professeur de littérature étrangère à la même Faculté.  
1878 — Officier d'Académie.  
1884 — Officier d'Instruction Publique.  
Président de l'Association des anciens élèves du Collège  
de France.  
1887 — Membre correspondant de l'Académie de Rouen.  
Correspondant de l'Institut de France.  
1895 — Chevalier de la Légion d'honneur.  
1899 — Mis à la retraite.  
1901 — Membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-  
Lettres.  
1914 — Son décès.
-

## BIBLIOGRAPHIE <sup>(1)</sup>

---

### A — LINGUISTIQUE

- 1 — 1863. *Traité de la déclinaison allemande*, par C. Joret, Chambéry (1863), Libr. Jh Perrin, in-4°, 26 p. et un tableau de la déclinaison allemande, entièrement lithographié sauf le tableau imprimé en caractères de civilité.
- 2 — 1872. *Loi des Finales en espagnol*, par C. Joret, Nogent-le-Rotrou, 1872, in-8°, 15 p. (Extrait de la *Romania*, t. I, pp. 444-456).
- 3 — 1874. *Du C dans les langues romanes*, par C. Joret, ancien élève de l'École des Hautes Études, professeur agrégé au Lycée Charlemagne, paru dans le 16<sup>e</sup> fasc. de la Bibliothèque des Hautes Études, publié sous la Direction du Ministre de l'Instruction Publique, Paris, Franck (Vieweg) 1874, in-8°, xx-344 p. (Thèse de l'école des Hautes Études, honorée d'une récompense de l'Institut, Prix Volney, Sciences philologiques et historiques, 16<sup>e</sup> fasc.)

---

(1) Il a paru en 1887 : *Publications principales* de M Charles Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, correspondant de l'Institut (1887), Aix, Imp. de Makaire, in-4°, 4 pages, opusculé qui a été refondu dans la présente bibliographie.

- 4 — 1875. De rhotacismo in indo-europaeis ac potissimum in Germanicis linguis, Commentatio philologica a Carolo Joret pro litterarum facultate in Sorbona tuenda. Parisiis apud bibliopolam, A. Franck (F. Vieweg), 1875, in-8°, 67 p. et une d'addenda (thèse latine de doctorat).
- 5 — 1876. Du changement du Z en spirante dentale dans les dialectes français, par C. Joret, Paris, 1876, in-8°. (Extraits des *Mémoires de la Société de Linguistique*, t. III, fasc. 2). (La couverture imprimée sert de titre.)
- 6 — 1881. Essai sur le patois normand du Bessin, suivi d'un dictionnaire étymologique, par C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, membre de la Société des Antiquaires de Normandie, s. d. (1877) gr. in-8, pièce, Paris, Vieweg, 1881, in-8°, XII-184 p. (Extrait des *Mémoires de la Société de Linguistique* de Paris, t. III, fasc. 3, 5 et 4, fasc. 1, 2, 4).
- 7 — 1883. Des caractères et de l'extension du patois normand. *Etude de phonétique et d'ethnographie, suivie d'une carte*, par C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, membre de la Société des Antiquaires de Normandie, Paris, Vieweg, 1883, in-8°, XXXII-211 p. et une carte (Mention honorable au concours des Antiquités nationales).
- 8 — 1884. Mélanges de phonétique normande, par C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, membre de la Société des Antiquaires de Normandie, Paris, Vieweg, 1884, in-8°, LIII-64 p. (Extraits des *Mémoires de la Société de Linguistique*, t. V, et de la *Romania*) et Paris, Imprimerie nationale, mai 1884.
- 9 — 1887. Les dictionnaires du patois normand, par Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, Mâcon, impr. de Protat, 1887, 21 p. (Extraits de la *Romania*.)
- 10 — 1895. Caen et Rouen. *Etude étymologique*, par C. Joret, Caen,

- in-8°, s. d. (1895), 12 p. (Extrait du *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. XVII).
- 11 — 1904. Etymologies foréziennes, par C. Joret, pp. 413-418 des *Mélanges de philologie* offerts à Ferdinand Brunot, à l'occasion de sa vingtième année de professorat dans l'enseignement supérieur par ses élèves français et étrangers, Paris, 1904, in-8°, 452 p.
- 12 — 1912. Le langage normand au début du XX<sup>e</sup> siècle, noté sur place dans le canton de Percy (Manche) par R. G. du Beaucaudray... avec préface de M. Charles Joret, Paris, A. Picard et fils, 1912, in 8°, xi-477 p.
- 13 — 1913. Les noms de lieu d'origine non romane et la colonisation germanique et scandinave en Normandie, par C. Joret, membre de l'Institut, Rouen, A. Laisné, Paris, Picard, 1913, in-4°, 68 p. (Mémoire envoyé au congrès millénaire normand en juin 1911, revu depuis, complété et refondu presque en entier).

B — BOTANIQUE

- 14 — 1887. La Flore populaire en Normandie, Caen, Henri Deslesques et Paris, Maisonneuve, 1887, in 8°.
- 15 — 1888. Le livre des simples inédit de Modène et son auteur, par C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, correspondant de l'Institut, membre de la Société des Antiquaires de Normandie, Paris, Ch. Picard, 1888, in-8°, 22 p. (Extraits du *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*).
- 16 — 1888. Les Incantations botaniques des Mss. F. 277 de la Bibliothèque de l'École de Médecine de Montpellier et F. 19 de la Bibliothèque académique de Breslau, par C. Joret, Mâcon, impr. de Protat, 1888, in-8°, 20 p. Tirage à part tiré en 50 exempl. (Extraits de la *Romania*, t. XVII).
- 17 — 1889. Recettes médicales en français, publiées d'après le manuscrit 23 d'Evreux, par Paul Meyer, suivi d'un

- glossaire de noms de plantes par C. Joret, Paris, *Romania*, in-8°, t. XVII, 1889, pp. 574-582. Le glossaire de M. Joret occupe les pp. 577-582.
- 18 — 1891. La Légende de la Rose au Moyen Age chez les nations romanes et germaniques, Mâcon, 1891, in-8°, (Extrait des *Mélanges Gaston Paris*, pp. 297-302).
- 19 — 1892. La Rose dans l'antiquité et au Moyen Age. Histoire, Légende et Symbolisme, par C. Joret, Professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, correspondant de l'Institut, Paris, E. Bouillon, 1892, in-8° carré, x-483 p.
- 20 — 1892. Des noms du palmier dans Théophraste, Paris, 1892, in-8° (Extrait de la *Revue des Etudes grecques*, Paris, Leroux, 1892, in-8°, pp. 415-419.)
- 21 — 1893-1894. Liste des noms de plantes envoyées par Peiresc à Clusius (Charles de l'Ecluse), publiée par C. Joret, Montpellier (s. d.) in-8°, 8 p. (Extrait de la *Revue des Langues romanes*, t. XXXVIII, Montpellier, 1893-1894, in-4°, p. 437, Erratum, t. XXXVIII, p. 93.)
- 22 — 1894. Les Jardins dans l'Ancienne Égypte, par C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, correspondant de l'Institut, Le Puy, impr. de Marchessou fils, 1894, in-8°, p. 19 (*Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, paginé 121-137).
- 23 — 1895. Le Papyrus et sa représentation sur les monuments de l'ancienne Égypte, Mâcon, impr. de Protat, 1896, in-8° (Extraits des *Mélanges Wahlund*, paginé de 273 à 280, fig.).
- 24 — 1897-1904. Les plantes dans l'Antiquité et au Moyen Age. Histoire, usages et symbolisme. — PREMIÈRE PARTIE : *Les Plantes dans l'Antiquité classique : Égypte, Chaldée, Assyrie, Judée, Phénicie*, par C. Joret, professeur à l'Université d'Aix, correspondant de l'Institut, Paris, E. Bouillon, 1897, in-8°, xx-504 p. DEUXIÈME PARTIE : *Les plantes dans l'Orient classique* :

- L'Iran et l'Inde*, par M. C. Joret, membre de l'Institut, Paris, E. Bouillon, 1904, in-8°, xv-657 p.
- 25 — 1898. Le Πέρσιον de Posidonius, par C. Joret, Paris, E. Leroux, 1898, in-8, 5 p. (Extraits de la *Revue des Etudes grecques*, Publication trimestrielle de l'Association pour l'Encouragement des Etudes grecques.)
- 26 — 1899. L'abricotier et le pêcher, par C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, correspondant de l'Institut, Aix-en-Provence, imp. de A. Garcin, 1899, in-8°, 8 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Agriculture, Art et Belles-Lettres d'Aix*).
- 27 — 1901. La Flore dans l'Inde d'après les écrivains grecs, par C. Joret, correspondant de l'Institut, professeur honoraire à l'Université d'Aix-Marseille, Paris, E. Bouillon, 1901, in-8°, 54 p. et une d'addenda.
- 28 — 1904. Les Recherches botaniques de l'Expédition d'Alexandre, par C. Joret, Paris, Imprimerie Nationale, 1904, in-4°, 15 p. (Extrait du *Journal des Savants*, sept.-nov. 1904, Compte rendu de l'ouvrage du Docteur Hugo Bretzl, *Botanische Forschungen des Alexanderzuges*), Leipzig, 1903.
- 29 — 1913. Le Lappa chez Pline et ses équivalents chez Théophraste et Dioscoride, par C. Joret, 1913, gr. in-8° (Tirage à part de la *Revue de Philologie, de littérature et d'histoire ancienne*, Paris, Klincksieck, 1913, pp. 241-250).

C — HISTOIRE ET DIVERS

- 30 — 1875. Herder et la Renaissance littéraire en Allemagne au XVIII<sup>e</sup> siècle, par C. Joret, ancien élève de l'École des Hautes Études, professeur agrégé d'allemand au Lycée Charlemagne, Docteur ès lettres, Paris, Hachette, 1875, in-8° xii-564 p. (Thèse française du Doctorat).
- 31 — 1876. La Littérature allemande dans ses rapports avec la litté-

rature française et la littérature anglaise, Aix, Makaïre et Paris 1876, in-8°.

- 32 — 1880. La légende de Saint Alexis en Allemagne au Moyen Age, Mémoire présenté en 1869 à l'École des Hautes Études. Deux articles parus dans les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, Paris, 1880, in-8°, pp. 286-304 et 410-416, signés C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, et Paris, Vieweg, 1881. in-8°, pièce.
- 33 — 1881. Marjolet, article de M. C. Joret publié dans *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, Paris, 1881, in-8° pp. 415-416.
- 34 — 1881. Coquelicot, article de M. C. Joret, dans *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, Paris, 1881, in-8°, pp. 476-477.
- 35 — 1882. Un épisode du Voyage de Jacques III dans le Midi de la France en 1711, article paru dans les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, Bordeaux-Paris, 1882, in-8°, pp. 322-326, signé C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.
- 36 — 1883. Correspondance inédite de Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, avec Lamoignon de Basville (1709-1716), tirée d'un manuscrit de la Bibliothèque Méjanes et publiée par C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, Paris, H. Champion, 1883, gr. in-8°, de 27 p. Cf. *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, t. I, p. 80, qui contient six lettres du maréchal de Montrevel à Basville.
- 37 — 1884. Des rapports intellectuels et littéraires de la France et de l'Allemagne avant 1789, par C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, Paris, Hachette, 1884, in-8°, 46 p. (Discours prononcé à la rentrée des Facultés de l'Académie d'Aix le 10 décembre 1883).
- 38 — 1884. La crise agricole en Normandie, conférence faite par

- M. C. Joret à la réunion du 25 octobre 1884 de la Société historique et Cercle Saint-Simon, Paris, Cercle Saint-Simon, Bulletin, 2<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 5, 1884, in-8<sup>o</sup>, pp. 352-378 et Paris, L. Cerf, 1885, in-8<sup>o</sup>, pièce de 31 p.
- 39 — 1886. Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand Électeur, d'après des documents nouveaux et inédits, par C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, Paris, Plon, 1886, in-8<sup>o</sup>, x-443 p. Prix Jomard.
- 40 — 1888. La Politique coloniale du Grand Électeur, Paris, 1888, (Conférence faite au Cercle Saint-Simon).
- 41 — 1889. Rapport sur une mission en Allemagne, par C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, Paris, E. Leroux, 1889, in-8<sup>o</sup>, 15 p.
- 42 — 1889. Le voyageur Tavernier, d'après des documents inédits (1670-1683), Paris, 1889, E. Bouillon, in-8<sup>o</sup>, 39 p. (Extrait de la *Revue de Géographie*, t. XXIV, janvier-juin 1889, pp. 267-275 et 328-341).
- 43 — 1889. Le Père Guevarre et les Bureaux de Charité au XVII<sup>e</sup> siècle, par C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, correspondant de l'Institut, Toulouse, Privat, 1889, in-8<sup>o</sup>, 56 p. (Extrait des *Annales du Midi* t. I, 1889, pp. 340-339 (*sic*)).
- 44 — 1890. Le Père Guevarre et la fondation de l'hôpital Général d'Auch, par C. Joret, Toulouse, Privat, 1890, in-8<sup>o</sup>, 11 p. (Extrait des *Annales du Midi*, t. II, 1890, pp. 81-94).
- 45 — 1890. Pierre et Nicolas Formont. Un banquier et un correspondant du Grand Électeur à Paris, par C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, membre correspondant de l'Académie, Paris, Picard-Bouillon, 1890, in-8<sup>o</sup>, 80 p. (*Mémoires de l'Académie Nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen*, Caen, 1890, in-8<sup>o</sup>, pp. 57-132).

- 46 — 1891. Circulaire de M. C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres, correspondant de l'Institut, datée d'Aix, le 14 janvier 1891, posant sa candidature au Conseil supérieur, 3 p., in-4°.
- 47 — 1894. J. de Séramon, orateur, voyageur, archéologue, historien. Éloge prononcé à la séance du 10 avril 1894, par C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres, correspondant de l'Institut. Réponse du Marquis de Saporta, Président de l'Académie, correspondant de l'Institut, Aix, imp. de Remondet-Aubin, 1894, in-8°, 44 p.
- 48 — 1894. Fabri de Peiresc, humaniste, archéologue, naturaliste. Conférence faite le 11 mai 1894 par C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, correspondant de l'Institut, Aix, imp. de J. Remondet-Aubin, 1894, in-8°, 71 p.
- 49 — 1895. Basville et l'Épiscopat du Languedoc, par C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, correspondant de l'Institut, Toulouse, E. Privat, Paris, Picard, 1895, in-8°, 96 p. (Extrait des *Annales du Midi*, t. VI et VII).
- 50 — 1895-1896. D'Ansse de Villoison et la Cour de Weimar, (article paru dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 octobre 1895, 15 avril et 15 juillet 1896).
- 51 — 1896. Rapport sur une mission en Angleterre, par C. Joret, Paris, Imprimerie nationale, janvier 1896, in-8°, 7 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique* de 1895).
- 52 — 1896. Le Comte du Manoir et la Cour de Weimar, par C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, correspondant de l'Institut, Bayeux, imp. S. A. Duvant, Paris, Picard, 1896, in-8°, 43 p.
- 53 — 1896. Houdon et le Duc de Weimar, Charles-Auguste, signé : C. Joret, Nogent-le-Rotrou, imp. de Daupeley-Gouverneur (1896), in-8°, 4 p. (Extrait du *Bulletin de la*

*Société d'Histoire de Paris et de l'Ile de France*, janvier et février 1896.

- 54 — 1896. **Gaston Paris**. Discours prononcé par C. Joret, professeur à la Faculté des Lettres, membre de l'Académie d'Aix, Aix-en-Provence, imp. de Remondet-Aubin, 1896, in-8°, 16 p. Le titre de départ, page 5, porte : Séance extraordinaire de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres d'Aix, 10 novembre 1895.
- 55 — 1899. **Rapport sur une mission scientifique en Allemagne. Les Français à la cour de Weimar (1775-1806)**, par C. Joret, professeur à l'Université d'Aix-Marseille, Paris, Imprimerie Nationale, 1899, in-8°, 16 p. (Extrait des *Nouvelles Archives des Missions scientifiques*, t. IX).
- 56 — 1899-1900. **Madame de Staël et la Cour littéraire de Weimar**, par C. Joret, correspondant de l'Institut, Bordeaux, Feret et fils, Paris, s. d. (1901), in-8°, 75 p. (Extrait de la *Revue des Lettres françaises et étrangères*, année 1899-1900. — *Annales de la Société des Lettres de Bordeaux et Universités du Midi*). La couverture imprimée sert de titre.
- 57 — 1902. **Notice sur la vie et les travaux de M. de la Borderie**, par C. Joret, Paris, Picard et fils, 1902, in-8°, 63 p. (Extrait des comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1902, p. 125).
- 58 — 1902. **La correspondance de Millin et de Boettiger**, par C. Joret, délégué de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Lecture faite à la séance publique annuelle des cinq académies du samedi 25 octobre 1902, Paris, imp. de Firmin Didot, 1902, in-4°, 19 p.
- 59 — 1902. **Madame de Staël à Berlin**, Paris, 1902.
- 60 — 1903. **L'alcoolisme dans les campagnes**, par C. Joret, 1<sup>er</sup> Congrès national contre l'alcoolisme (26-29 octobre 1903)

sous la présidence d'honneur de M. Casimir Périer,  
Paris, 1903, in-8°.

- 61 — 1903. Un helléniste-voyageur normand, J. B. Le Chevalier, membre du Lycée de Caen, d'après sa correspondance avec Boettiger par C. Joret, de l'Institut, membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, Caen, H. Delesques, Paris, Picard, 1903, in-8°, 73 p. (Extrait des *Mémoires* de cette Académie).
- 62 — 1903. Stéphen Le Paulmier, Notice par C. Joret, de l'Institut, Membre de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Bayeux, Bayeux, impr. de S. A. Duvant, 1903, in-8°, 14 p.
- 63 — 1903. La bataille de Formigny d'après les documents contemporains, étude accompagnée d'une carte par C. Joret, membre de l'Institut, Paris, E. Bouillon, 1903, in-8°, 88 p. et une carte.
- 64 — 1904. Villoison et l'Académie de Marseille, par C. Joret, membre de l'Institut, associé de l'Académie de Marseille, Marseille-Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8°, 20 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Marseille*).
- 65 — 1905. Cacault, écrivain, par C. Joret, membre de l'Institut, Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8°, 24 p. (Extrait des *Annales de Bretagne*, numéro de juillet 1905).
- 66 — 1906. L'helléniste d'Ansse de Villoison et la Provence, par C. Joret, membre de l'Institut, associé des Académies d'Aix et de Marseille, A. Picard et fils, 1906, in-8°, 50 p. et portrait.
- 67 — 1906. Trois lettres inédites de Villoison à Fr. A. Wolf, Paris, Leroux, 1906, in-8° (Extrait de la *Revue des Études grecques*, t. XIX, n° 86, 1906, pp. 394-409).
- 68 — 1906. Un épisode inconnu de la vie de Paul-Louis Courier, (Article paru dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* de 1906, pp. 292-300).

- 69 — 1907. Un professeur à l'Institut du Belvédère, Auguste Duvau, traducteur, critique, biographe, naturaliste, par C. Joret. Paris, chez Alcan, 1907, in-8°, paginé 501 à 555 (Extrait de la *Revue germanique*, 3<sup>e</sup> année, n° 5, novembre-décembre 1907).
- 70 — 1909. Correspondance inédite de Thelléniste d'Ansse de Villoison avec la duchesse douairière Anne-Amélie de Saxe-Weimar, par C. Joret, Paris, Alcan (s. d.), in-8°, paginé 129-157 (Extrait de la *Revue germanique*, mars-avril 1909).
- 71 — 1909. Sept lettres inédites de Villoison, Genêt, Hennin, Senebier et le manuscrit de l'Illiade genevensis 44, par C. Joret, Paris, C. Klincksieck, 1909, in-8°, paginé 183-205 (Extrait de la *Revue de Philologie*, année et t. XXXIII, avril-juillet 1909).
- 72 — 1910. D'Ansse de Villoison et l'hellénisme en France pendant le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle avec un portrait d'après J. Boilly et le fac-similé d'une lettre de Wieland, par C. Joret, membre de l'Institut, Paris, H. Champion, 1910, *Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences historiques et philologiques*, in-8°, XII-539 p., 182° fasc.).
- 73 — 1910. Brunck et D'Ansse de Villoison, par C. Joret, Paris, C. Klincksieck, 1910, in-8°, paginé 350-378 (Extrait de la *Revue de Philologie*, t. XXXIV, octobre 1910).
- 74 — 1912. La Religion du jeune Goethe (1755-1775), Article paru dans la *Revue germanique*, 8<sup>e</sup> année, janvier-avril 1912, Paris, J. Tallandier, 1912, in-8°, pp. 1-22 et 130-154.

Outre les articles parus dans les publications suivantes :

*Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

*Romania.*

*Mémoires de la Société de Linguistique.*  
*Mélanges Gaston Paris.*  
*Mélanges Wahlund.*  
*Revue des langues romanes.*  
*Bibliothèque de l'École des Hautes Études.*  
*Bulletin historique et philologique.*  
*Revue de Philologie.*  
*Revue des Études grecques.*  
*Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie.*  
*Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile de France.*  
*Mémoires de l'Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix.*  
*Mémoires de l'Académie des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Marseille.*  
*Mémoires de l'Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen.*  
*Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire ancienne.*  
*Revue de Géographie.*  
*Revue d'Histoire littéraire de la France.*  
*Revue de Philologie.*  
*Revue des Lettres françaises et étrangères.*  
*Revue historique.*  
*Journal des Savants.*  
*Publication de la Société historique et du Cercle Saint-Simon.*  
*Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux.*  
*Annales de Bretagne.*  
*Annales du Midi.*  
*Nouvelles archives des Missions scientifiques.*

M. G. Joret a publié de nombreux comptes rendus dans la *Romania*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, dans le *Journal des Savants*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* et enfin dans la *Revue critique* où il a inséré près de 260 articles de critique.